

Le vrai visage de Bernard-Henri Lévy

On a des a priori : il neige en décembre, l'hirondelle ne fait pas le printemps, les Espagnols sont gnois, et Bernard-Henri Lévy est un Martien, brillant et un peu barbant.

Il faut dire que, avec les titres de ses livres, « *Bangladesh-Nationalisme dans la révolution* », « *l'Idéologie française* », « *Eloge des intellectuels* », et autres « *Questions de principe* » (1 et 2), on n'a pas forcément envie de rigoler. Il faut dire qu'après avoir lu trente pages du « *Testament de Dieu* », un dictionnaire de théologie, une encyclopédie complète dans ma main droite et le Talmud, la Bible et tous les Evangiles à portée de la main gauche, on se dit : « Bon, génial, ce mec, et vachement calé, intelligentissime, pas facile à digérer », certes, mais, pour peu qu'on ait vaguement compris, on se sent grandi d'une culture nouvelle.

Il faut être qu'un plus, il a un look. Il est nettement mieux qu'André Glucksmann : la chemise blanche

ouverte, le pantalon gris à pinces, impeccable, la mèche brune qui tombe sur un œil noir, profond, tourmenté.

Par ISABEL
ELLEN

Et ces mains, dont tout le monde le dit qu'elles pourraient être celles d'un pianiste tant elles sont longues, nerveuses, aériennes. Conclusion : Bernard-Henri Lévy est un Martien. Et ce ne sont pas toutes les interviews scientifiques sur le pourquoi du comment du bidule du fin fond de sa pensée profonde qui vont nous détruire cette image sidérale. A moins d'aller le voir dans son café-salon de thé favori succursale de chez Grasset, le Twickenham, rue des Saints-Pères, à moins de le faire parler d'autre chose que de philosophie, judaïsme. Et nobles causes perdues d'avance, comme toutes les nobles causes.

Alors, le martien revient sur terre. Drôle, sympathique et presse,

en partance pour Berlin ; mais c'est un homme normal, avec ses failles, ses vices, ses petites manies, ses petits machins. Il fait des nœuds à une cigarette éteinte parce qu'il a cessé de fumer depuis huit ans. La trouille du cancer, des maladies, de mourir jeune alors qu'il voudrait vivre vieux, « pas tout à fait sénile, non, mais légèrement absent... », et avoue qu'il a l'humour susceptible. Il y des jours, où, d'ailleurs, il n'en a pas du tout, de l'humour. Alors, il pique des colères violentes qui le transforment en vulgaire poissonnier. Il ne sait pas pourquoi. C'est comme ça. Comme dépenser son argent bêtement, ou signer quelquefois des pétitions, plein de pétitions, dont il sait que ça va encore lui retomber dessus. Tant pis.

Et tant pis si ça gêne : « Je suis peut-être l'écrivain le plus insulté, le plus controversé de son époque.

Ça m'embête profondément et pour rien au monde je ne voudrais revivre l'époque de « *l'Idéologie française* ». J'aimerais changer ça petit à petit... Avant tout, je suis un écrivain, même si, j'ai parfois la

discretion de me faire passer pour autre chose...

La rigueur et la sensualité

Comprenons-le bien. Au bout de dix livres en dix ans, on avait fini par croire qu'il avait la plume facile, en plus d'écrire des choses difficiles. On avait fini par le haïr en même temps que l'admirer. Mais Bernard-Henri Lévy s'est même fatigué de ce malentendu.

« J'écris avec une peine infinie. Laborieusement. En travaillant beaucoup. En m'astreignant. C'est souvent un cauchemar. Oui, un cauchemar... » D'autant qu'à l'arrivée, rien n'est sûr, rien n'est gagné. Faute à sa sensibilité, à sa « faiblesse » de créateur : « Prétendre m'aimer et ne pas aimer mes livres c'est aimer quelqu'un d'autre. » Il s'est même brouillé avec l'un de ses meilleurs amis qui n'avait pas aimé « *l'Idéologie française* ».

N'allez pas croire pour autant qu'il refuse la critique. Au contraire, il adore « tchatcher », argumenter.

Mais il faut le prendre comme il est. Sans conditions. Autrement dit, avec ses livres — plus intelligents que lui parce qu'il n'y a que les mauvais écrivains qui sont plus intelligents que leurs livres —, avec sa rigueur — quatre ans de travail intense pour écrire « *les Derniers Jours de Charles Baudelaire* » (1) —, avec sa sensualité contrôlée puisqu'il plonge dans un pot de Nutella, (oui, de Nutella) en restant malgré tout propre sur lui... Avec ses contradictions — entre deux feuillets, il s'arrête pour regarder « *la Cage aux folles* » et se taper sur les cuisses de fou rire. Avec son image de Martien qui ne représente rien d'autre finalement qu'un véhicule à moteur diesel et ronronnant sous la main de son pilote.

« Le plus grand malheur pour un homme public est de voir son image passer au poste de commandement... » BHL contrôle tout. Comme la couleur de ses chemises... Mais qui vous dit qu'elles ne seront pas bleues l'année prochaine ?

(1) « *Les Derniers Jours de Charles Baudelaire* », par Bernard-Henri Lévy (Grasset, 342 pages, 99 F).

BHL 18/12/81 Le journal du dimanche